

Regard d'Anne Maury sur l'école en Valais et en Colombie

MOTS-CLÉS : BONHEUR
D'APPRENDRE • CYCLE 1

Après une année de remplacement à Sion et cinq années à Leytron, Anne Maury est partie pendant l'année scolaire 2015-2016 enseigner à Pereira en Colombie par le biais d'une Fondation. A son retour, elle a travaillé une année à Leytron et depuis la rentrée elle est à Sion, à l'école des Collines, en duo pédagogique en 3H, tout en effectuant un remplacement en 4H et en donnant des cours d'AC&M au centre scolaire du Sacré-Cœur.

Née en Colombie, Anne Maury a effectué toute sa scolarité obligatoire à Sion. Après avoir fait son collège, aux Creusets, avec l'espagnol et l'anglais en option, elle n'a absolument pas hésité sur son choix de formation, et s'est inscrite à la Haute Ecole pédagogique du Valais. Au cours de sa formation, en 2^e année, elle a eu la possibilité d'aller une première fois sur ses terres d'origine dans le cadre d'un stage pratique au Colegio Helvetia de Bogotá, puisqu'une convention permet ce partenariat entre la HEP-VS et cette école suisse en Colombie parrainée par le Valais.

INTERVIEW

Anne Maury, qu'est-ce qui vous a motivée à devenir enseignante?

Sans hésiter, le contact avec les enfants. Mon envie d'exercer ce métier remonte à ma 2^e année en enfantine, alors que j'étais en classe chez Marie-Odile Luyet. Cette idée ne m'a jamais



Anne Maury, enseignante à l'école des Collines à Sion

quittée, cependant il est évident que je n'ai perçu les contours réels de la profession, avec les dimensions pédagogiques et administratives, qu'une fois à la HEP.

A la HEP précisément, vous avez pu effectuer l'un des stages en Colombie. Que retenir de cet apprentissage de l'enseignement sous d'autres latitudes?

C'était intéressant, parce que c'est une école suisse qui propose deux filières, l'une germanophone et l'autre francophone, de la 1H au secondaire 2. La différence avec les écoles en Valais se situe surtout au niveau des infrastructures. C'est une école très colorée, avec des salles de classe arrondies, des cahutes pour les petits, ... Bref, c'est un environnement bien agencé, avec des espaces à l'extérieur, et l'ensemble donne envie

d'apprendre. Au niveau des horaires, c'était aussi très différent. J'ai beaucoup aimé cette expérience en Colombie, mais là j'étais dans une école luxueuse.

Comment avez-vous vécu ensuite votre entrée dans le métier d'enseignante?

Mon année de remplacement a été riche en expériences diverses et je pense que j'aurais eu plus de difficultés à assumer une classe toute seule directement au sortir de ma formation. J'ai eu la chance d'avoir une collègue formidable, à l'écoute et disponible, qui m'a beaucoup coachée et rassurée à mes débuts.

Après avoir enseigné quelques années à Leytron, qu'est-ce qui vous a incitée à partir une année en Colombie?

J'ai ressenti le besoin de changer d'air et j'ai eu le bonheur de pouvoir en faire une expérience personnelle et professionnelle, ce qui m'a permis de découvrir d'autres manières d'enseigner.

Quels souvenirs conservez-vous de votre année d'enseignement à Pereira?

C'était le dépaysement total dans cette école favorisant l'épanouissement des enfants au travers de la pédagogie Waldorf. Entourée par la nature, c'est une école toute simple en bois, avec des chaises en plastique pour les enfants. Il y a peu de matériel à disposition, donc les enseignants doivent se débrouiller. Avant de partir, je pensais être créative, comme le sont généralement les enseignants des petits degrés, mais pendant ce séjour j'ai considérablement développé cette compétence, en trouvant des solutions avec trois fois rien. Du fait de la grande instabilité liée aux arrivées et aux départs des enfants de rue dans les classes, le chant, la musique, la peinture et la nature avaient beaucoup d'importance.

Qu'importeriez-vous de l'école colombienne?

Là-bas, nous étions une équipe pédagogique très soudée et nous passions des heures à chercher des idées pour améliorer notre enseignement, ce qui est moins le cas ici, même si j'apprécie la collaboration avec mes collègues à Sion. J'ai l'impression que la solidarité entre cycle 1 et cycle 2 pourrait être renforcée en Valais. A Pereira, les enseignants suivaient la classe sur tout le cursus, ce qui limitait les décalages, car chacun, sur plusieurs années, enseigne dans les différents degrés. L'école est plus souple, moins carrée, ne cherchant pas à mettre les élèves dans des cases prédéfinies. En Suisse, nous avons tendance à oublier que les enfants ont besoin de jouer, de rire et de rêver et leur demandons de remplir des fiches, dans une sorte de routine et avec beaucoup de contraintes, sans tenir suffisam-

ment compte de leurs besoins, de leurs envies et de leur rythme d'apprentissage.

Vous reprendriez donc volontiers une part de la joie de vivre de la Colombie...

Oui, car j'avais l'impression d'être plus vivante qu'ici. Lorsque nous descendions du bus, les enfants ainsi que les collègues nous accueillaient chaleureusement. Et nous faisons des activités tous ensemble, élèves et enseignants, par exemple des chorégraphies, ce qui nous réunissait. La philosophie de vie là-bas, c'est d'apprendre à être heureux avant les objectifs pédagogiques, même s'ils avaient aussi leur place, et je trouvais cela bien agréable de vivre avec moins de pressions de toutes parts.

«Nous avons tendance à oublier que les enfants ont besoin de jouer, de rire et de rêver.»

Que faudrait-il exporter des écoles suisses en général ou valaisannes en particulier?

Nous avons la chance d'avoir des aides externes à la classe, notamment avec la logopédie, pour permettre aux enfants à besoins particuliers de réaliser de plus grands progrès. Nous oublions aussi combien il est facile pour nous de pouvoir faire des photocopies ou d'utiliser une plastifieuse à l'école, mais nous gaspillons malheureusement beaucoup trop.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans le métier et qu'est-ce qui vous dérange?

J'adore toujours les beaux moments avec les enfants qui sont si spontanés et si imprévisibles. J'apprécie aussi la bonne ambiance entre collègues, avec qui l'entraide est possible, sans jugement. J'ai plus de peine avec certains parents qui créent des problèmes pour des choses sans importance, et malheureusement peu

d'entre eux sont reconnaissants de notre travail. En Colombie, c'était un bonheur d'être respecté, et ce peu importe que l'on soit un enseignant débutant ou expérimenté.

Estimez-vous que la profession d'enseignant est dévalorisée?

Tout a changé, la société, les élèves aussi, mais aujourd'hui l'enseignant n'a assurément plus la même crédibilité qu'autrefois. Je pense que notre système de valeurs a beaucoup changé, peut-être trop. Il n'est pas nécessaire de nous mettre sur un piédestal, mais simplement de nous respecter dans notre rôle complémentaire à celui des parents, sur le temps de l'école.

Changeriez-vous quelque chose au niveau de la formation initiale?

L'évolution principale que j'introduirais serait de diminuer le nombre de stages pour en augmenter la durée. Cela permettrait aux étudiants de mieux se rendre compte du métier et d'en découvrir plus en profondeur les différentes facettes.

Quel serait votre souhait personnel?

J'aimerais beaucoup avoir ma classe à 100% pour pouvoir organiser le travail des élèves avec ma manière de faire, tout en respectant les objectifs.

Et si vous aviez une baguette magique pour changer quelque chose dans l'école en Valais?

J'insufflerais une plus grande ouverture d'esprit. La diversité est une opportunité, mais j'ai parfois l'impression que peu de gens veulent s'adapter les uns aux autres. Intégrer un enfant d'une autre culture ou avec une difficulté particulière, comme un trouble du spectre autistique, est une richesse et pour l'enseignant c'est un challenge qu'il est possible de relever sur du long terme. Si l'on parvenait à sensibiliser les enfants à la différence dès le départ, tout serait assurément plus facile pour mieux vivre ensemble.

Propos recueillis par Nadia Revaz ●